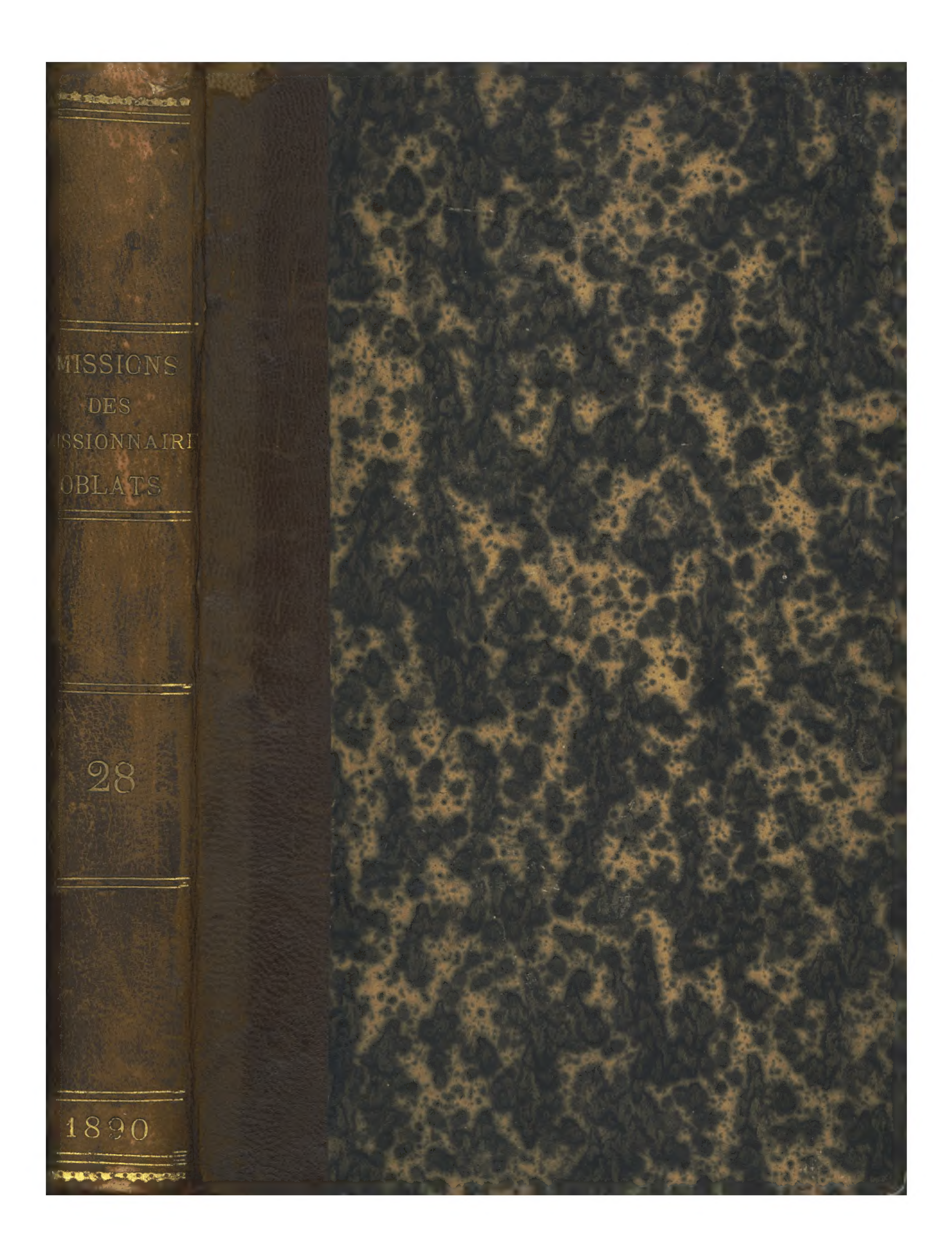

MISSIONS
DES
MISSIONNAIRES
OBLATS
28
1890

2000 livres sterling de recettes dans leurs chrétientés cafres; les wesleyens font généralement de 10000 à 12000 livres. C'est une preuve évidente qu'ils ont beaucoup d'adhérents et qu'ils savent amener les Cafres à soutenir leur église. Il faut dire en outre que ces sectes reçoivent beaucoup de secours d'Europe.

Veuillez bien excuser, mon très révérend Père, la forme imparfaite de ce rapport et bénir vos enfants de la Cafrerie. Nous sommes trois solitaires, qui vivons dans une harmonie parfaite, mais nous voyant rarement; aussi, quand nous avons cette bonne fortune, nous sommes tellement heureux, que nous oublions quelquefois, pour ne pas dire toujours, la règle qui prescrit sept heures de repos dans les vingt-quatre heures. La santé du R. P. Meyer a été très faible pendant l'été dernier; il s'est remis un peu pendant l'hiver; mais les vents violents qui soufflent en ces derniers temps l'affectent beaucoup. Le climat et le séjour de Pondoland lui valent mieux que le climat d'Umtata. Le P. Howlett et votre serviteur vont bien.

Croyez-moi, très révérend Père, votre enfant bien dévoué en J. et M. I.

A. Schoch, o. m. i.

VICARIAT D'ATHABASKA, MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. GROUARD.

Mission de la Nativité, Athabaska, le 16 juin 1889.

Mon révérend et bien cher Père,

Me pardonnerez-vous le retard que j'ai mis à répondre à votre aimable lettre? Je l'espère de votre charité fraternelle, qui vous suggérera sans doute de penser que la force des circonstances plus que ma propre vo-

lonté m'a fait garder ce long silence. J'espère encore que la même charité vous fera accueillir ces lignes avec indulgence, et peut-être leur prêtera un intérêt dont elles sont dépourvues par elles-mêmes.

L'année dernière, à pareil jour, j'étais encore au lac La Biche, mais je me préparais déjà à venir transporter mes pénates ici. — Je venais de mettre la dernière main à l'impression de nouveaux livres pour nos chrétiens montagnais, castors et peaux de lièvre. Ce travail m'avait absorbé pendant deux ans. Durant ce temps, les événements avaient suivi leur cours ordinaire, et le prétendu progrès avait fait une nouvelle conquête dans nos contrées reculées. Par ordre de la Compagnie de la baie d'Hudson, on construisait un steamboat destiné à naviguer sur la rivière Athabaska, entre le Petit Lac des Esclaves et le Grand Rapide. Une voie de communication apparemment sûre avec les postes du Nord allait ainsi s'ouvrir, et notre présence au lac La Biche, nécessaire jusqu'à ce jour pour l'approvisionnement de nos missions, devenait désormais sans objet. Notre vénéré vicaire apostolique jugea que le temps était venu de restituer à l'évêque de Saint-Albert la Mission de Notre-Dame des Victoires. Me trouvant le premier disponible, Mgr Faraud me donna mon obédience pour la Mission de la Nativité Athabaska. Je devais y transporter notre atelier d'imprimerie et, en attendant l'arrivée du P. Audemard, je me mis à ficeler mes paquets. Vous avouerai-je qu'en mettant en caisses les caractères, les pièces de la presse et autres ferrailles (sources fécondes d'où jaillissent, dit-on, des flots de lumière intarissables), je dépréciais intérieurement l'invention de Gutenberg. Sachant l'état de détresse où la Mission de la Nativité était réduite et que la lettre du P. Pascal a fait connaître, j'osais comparer mes ustensiles de cuisine intellec-

tuelle avec la vile pâture de l'estomac, et je me disais avec le coq de la fable :

Le moindre grain de mil ferait mieux mon affaire.

Ce n'est pas que je regrettasse les délices de Capoue, c'est-à-dire le bien-être du lac La Biche, ni que je redoutasse le régime plus que frugal d'Athabaska, mais il me semblait que ma qualité d'imprimeur en barbouillages montagnais et tout mon attirail de la presse me seraient une bien faible recommandation dans un lieu exposé à la famine. Une bonne providence venait à notre secours par le ministère de Mgr Clut. Ce zélé prélat, si dévoué à nos missions, et trop oublieux de lui-même, consacrait, à leur procurer quelque soulagement, un temps qu'il aurait peut-être dû réserver uniquement pour le rétablissement de sa santé. Le P. Audemard arrivait, suivi d'un convoi chargé d'un supplément de provisions : vingt-cinq sacs de farine qui devaient être distribués entre nos postes du Nord, et maints colis à l'adresse des Pères et des Sœurs. C'était pour moi le signal du départ. Le bagage est transporté à bord d'une barge qui peut à peine le contenir ; jamais, je crois, cargaison ne fut composée de pièces plus hétéroclites. Jugez-en vous-même : une presse typographique avec ses accessoires, un poêle de cuisine à l'adresse de Saint-Joseph, un gros harmonium solidement encaissé pour Saint-Isidore (fort Smith), une forge portative, cruchons d'huile et de peinture, le tout entremêlé de sacs de farine, de ballots et de caisses ; toute une bibliothèque flanquée de tranches de lard ou de porc salé d'Amérique, colis de voyageurs, etc... Quelle patience il fallut à notre guide pour loger tout cela et réserver la place des rameurs et des passagers ! Car les Frères Fortin et Charbonneau, plus deux Sœurs fran-

ciscaines amenées par le P. Audemard, devaient s'embarquer avec moi. Le 16 juillet, les préparatifs étant terminés, nous recevons une dernière bénédiction de Monseigneur, et nous voilà partis. Une légère brise enfle notre voile et nous voguons doucement sur le lac, les yeux tournés vers cette belle Mission de Notre-Dame des Victoires où je laissais des frères chéris auxquels je venais de dire peut-être un éternel adieu. Nous saluons d'un dernier regard le clocher de l'église, étincelant sous ses feuilles de zinc. Les humbles cabanes échelonnées sans ordre sur le rivage s'offrent successivement à notre vue, puis s'effacent dans le lointain. Le lac est bientôt traversé, et nous entrons dans la petite rivière La Biche, dont le cours lent et sinueux se change enfin en rapides impétueux et bruyants qui nous entraînent à toute vitesse vers la rivière Athabaska, où nous débouchons sains et saufs. Je n'ai pas toujours eu cette chance, et je me souviens d'avoir vu la barge que je montais se briser contre un écueil, et couler à fond avec toute sa cargaison. Heureusement nous étions près du bord; nous pûmes jeter le bagage à terre et le faire sécher, puis hâler la barge et la radouber. Le choc lui avait fracassé les flancs et fait un trou par lequel j'aurais pu passer. Vous voyez par là que ces rapides ne sont pas sans danger. Nous venions d'en sortir sans une égratignure et nous pouvions voguer sans crainte jusqu'au Grand Rapide de la rivière Athabaska. Le nouveau steamboat de la Compagnie de la baie d'Hudson, dont je vous ai parlé au commencement, viendra jusque-là, mais ne pourra passer outre. Entre ce point et le fort Mac-Murray, la navigation n'est possible que pour de légères embarcations comme nos barges; les bateaux à vapeur ne sauraient s'y aventurer sans courir à une perte certaine. Les bourgeois de la Compagnie espèrent

que le gouvernement d'Ottawa voudra bien allouer quelques milliers de dollars, qui suffiraient, pensent-ils, à ouvrir un passage par lequel le steamboat monterait du lac Athabaska jusqu'au pied du Grand Rapide, au lieu de s'arrêter au fort Mac-Murray comme il fait maintenant. Nous souhaitons que leurs espérances se réalisent. Ces obstacles enlevés, l'approvisionnement de nos missions se ferait presque sans difficultés, et serait moins dispendieux.

Quant à nous, nous faisons le portage de tout le bagage, voire même de la barge, et, au bout de trois jours, nous quittons le Grand Rapide sans accident sérieux. La Providence nous protégea dans le passage des autres rapides qui se succèdent presque sans interruption jusqu'au fort Mac-Murray, où nous abordâmes le 26 juillet au soir.

Le bateau à vapeur du district Athabaska était amarré au rivage. Le chef du district, M. Mac-Dougall, qui était à bord, me reçut avec la plus grande bienveillance, et se montra très obligeant en me prêtant une grande barque pour me rendre, avec frères, sœurs franciscaines et bagage, à la Mission de la Nativité. Notre barge et son équipage devaient retourner au lac La Biche. Nous transbordâmes la cargaison dans notre nouveau navire qui mesurait plus de 50 pieds de long; je m'établis pilote et m'armai de la longue rame qui sert de gouvernail; les frères Fortin et Charbonneau se mirent au banc des rameurs, et vogue la galère! Nous n'avions qu'à descendre un courant assez réglé jusqu'au lac. Je dois avouer cependant que la vue de mon équipage, composé uniquement de deux frères inexpérimentés, ne laissait pas que de m'inspirer quelques appréhensions, malgré leur bonne volonté incontestable. Il est vrai que j'espérais rencontrer des Montagnais le

long de la rivière, et je comptais bien prendre chez eux quelques recrues.

Nous partîmes, et d'abord nous réussîmes à gagner le large et à nous maintenir au fil de l'eau. Tout allait à merveille, quand, tout à coup, un violent orage vient s'abattre sur nous. Le vent souffle avec rage, il nous est contraire. Mes deux rameurs improvisés essaient de lui tenir tête, mais ils s'épuisent en vains efforts ; l'immense charpente de notre bâtiment donne trop de prise à la tempête, je me vois dans l'impossibilité de le gouverner, et force nous est de reculer devant l'ennemi, de chercher un abri le long du rivage, et de nous y amarrer jusqu'au retour du calme. Durant la nuit, le vent tomba, et le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous préparions à regagner le courant, quand nous vîmes le steamboat passer rapidement devant nous, ne laissant derrière lui qu'une longue traînée de fumée. Je regrettais presque de ne m'y être pas embarqué avec mes compagnons, et vous me demanderez peut-être pourquoi, en effet, je n'avais pas profité de cette voie si commode et si prompte. Voici mes raisons : en quittant le lac La Biche, nous ne comptions pas sur le vapeur dont les allées et venues ne sont pas toujours régulières, et Monseigneur m'avait dit : Vous tâcherez de louer un des bateaux que l'on dit demeurer à l'ancre au fort Mac-Murray; s'il n'y en a point, vous continuerez avec notre barge et son équipage jusqu'à la Nativité. Mais, direz-vous, ayant rencontré le steamboat juste à point nommé, il fallait en profiter. — Sans doute, et je l'aurais fait si je n'avais pu m'en dispenser. Seulement il s'agissait d'épargner à nos missions une somme de 1000 à 1500 francs, et vous conviendrez que cela valait bien la peine d'y regarder. Aussi insistai-je près du bourgeois qui m'offrait de nous prendre tous à son bord, pour le

déterminer à nous prêter une autre embarcation, sans quoi, lui dis-je, je poursuis ma route avec la barge de la mission, ce qui nous aurait coûté beaucoup moins.

Or, depuis quelque temps, le pays est envahi par les traiteurs libres, et la Compagnie ne voit pas d'un trop bon œil les étrangers pénétrer dans ces contrées qui formaient naguère son domaine exclusif. Cette considération n'était pas entièrement étrangère, je suppose, à la résistance du bourgeois, qui se rendit, du reste, à mon désir avec beaucoup de bonne grâce, et poussa même l'obligeance jusqu'à refuser tout payement pour l'usage de son bateau. Il n'est peut-être pas hors de propos de vous dire que, depuis l'année précédente, la Compagnie avait subitement plus que doublé le tarif des transports sur le steamboat d'Athabaska, de sorte que, au lieu d'une piastre qu'elle faisait payer par chaque colis de 100 livres, elle avait tout d'un coup exigé deux piastres et demie, c'est-à-dire près de 13 francs. Quant aux personnes : la compagnie, je dois en convenir, ne fait payer aux missionnaires que demi-place, soit 10 piastres par tête, sans compter les repas, fixés à 1 demi-piastre chacun. Vous comprendrez, après cela, quelle somme il aurait fallu débourser pour mes compagnons et notre bagage, et vous conviendrez, j'espère, que pour ménager les faibles ressources de nos missions, je pouvais bien affronter quelque fatigue et tenter la fortune qui, tout considéré, ne pouvait nous être beaucoup adverse.

Maintenant, si vous aviez intérêt à vous enquérir des motifs qui ont porté la Compagnie à augmenter d'une manière si considérable le prix de nos transports (le tarif a subi la même progression d'Athabaska au fort Smith), elle en donne quelques-uns plus ou moins plausibles qu'il serait trop long de vous exposer, mais je m'ima-

gine que le principal, qu'elle n'avoue pas du reste, est celui-ci : les traiteurs libres lui faisant une concurrence active dans le commerce des fourrures, le district Athabaska a vu une grande partie de ses fourrures lui échapper et son profit baisser d'autant. Il a cherché quelque part une compensation à ces pertes, et il l'a trouvée dans une mesure qui pèse lourdement sur nos pauvres missions.

L'espoir d'alléger ce fardeau nous encourage et nous continuons notre route. Chemin faisant, les Frères s'escriment à qui mieux mieux au maniement de la rame et font de rapides progrès. Nous arrivons à la petite rivière Rouge. Des Montagnais y ont bâti quelques maisons et défriché un petit morceau de terre. Nous y abordons et je vais en quête des habitants de céans, mais ne trouve personne. Les portes étaient fermées, tout le monde était dans le bois, à la chasse ; le petit jardin semé de pommes de terre avait un aspect riant et promettait une bonne récolte. Déçu dans mon espérance de trouver là des aides, je regagnai le bateau et repris le large. Une ou deux heures après, nous aperçûmes une loge et gagnâmes de nouveau le rivage. Un Montagnais vint nous toucher la main. Je m'informai si je ne trouverais pas d'autres sauvages campés sur le bord de la rivière. Il me dit que ses parents venaient de partir pour la forêt. L'un d'eux avait, pas plus tard que la veille, tué un orignal, et tous étaient allés à la curée. Quant à lui, seul avec sa femme et trois jeunes enfants, il lui était impossible de s'embarquer avec nous. Que faire ? Nous confier à la Providence et reprendre le fil de l'eau. Le courant était bon et nous entraînait rapidement. Nous voguâmes toute la nuit. Le lendemain, quand le jour reparut, je confiai le gouvernail au F. Fortin pour prendre quelques moments de repos, le priant de me réveiller dès qu'il ver-

rait quelque habitation. En effet, sur les six heures du matin, il m'avertit que nous approchions d'une maison. Nous allâmes à terre. C'était le poste d'un traiteur, absent pendant l'été et dont un sauvage gardait le magasin. Quelques milles plus bas, nous devions trouver une autre maison, déserte aussi. Cela ne me satisfaisait guère, et cependant la force du courant nous faisait dévorer l'espace; les collines du rivage, les falaises jaunâtres, les îles boisées dont la rivière est parsemée fuyaient avec rapidité, et chaque moment amenait quelque nouveau site à nos regards. Mais nous avions autre chose à faire que d'admirer le paysage; le fil de l'eau nous portait tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre; le sol, creusé en dessous par le courant, détrempé en dessus par des pluies abondantes, s'était éboulé dans le fleuve entraînant quantité d'arbres dont les troncs et les branches enchevêtrés rendaient l'approche dangereuse. Il fallait veiller et ramer constamment pour se tenir à l'écart. Dans l'après-midi, un vent contraire s'éleva et nous obligea de relâcher. Nous en profitâmes pour mettre pied à terre, allumer du feu et faire cuire quelques galettes. Le calme rétabli, nous livrons de nouveau notre barque à l'onde fugitive, et, pour charmer les ennuis de notre navigation monotone, nous nous mettons à chanter cantiques et chansons. Il n'y eut pas jusqu'à nos Franciscaines bretonnes qui ne voulurent prendre part au concert, et les échos surpris de l'Athabaska redirent les airs et les paroles du pays d'Arvor.

Cependant, je ne voulais pas descendre le courant durant la nuit. Je m'imaginais que nous n'étions pas bien loin du vieux fort, dernier point où l'on m'avait fait espérer trouver des sauvages, et je ne voulais pas perdre cette dernière chance. La nuit venant, nous cherchons un endroit où nous puissions aborder facilement; mais

le fleuve a pris une allure plus rapide, il nous entraîne malgré nous, et il est dix heures du soir quand il nous dépose enfin dans une petite baie où un bon remous nous retient. A peine avions-nous débarqué qu'une immense clarté illumine soudain la profondeur de la forêt. Je me dirige aussitôt vers ce foyer de lumière, à travers un fouillis inextricable de broussailles et d'arbres renversés. J'arrive et je rencontre qui? Maître Jacob, gendre du vieux Lépine, pilote du steamboat, et une dizaine d'hommes avec lui, laissés là par le bourgeois à seule fin de bûcher du bois de chauffage pour le vapeur.

« Père, me dit Jacob, c'est pour toi que j'ai allumé ce grand feu, de peur que tu ne vinsses à passer sans nous voir. Mon beau-père m'a recommandé de t'avertir de ne pas aller plus loin tout seul. Il a donné avis à la mission de ton arrivée, et le P. Pascal enverra certainement à ton secours ; tu feras mieux d'attendre ici. — Mais, lui dis-je, n'y a-t-il pas des sauvages au vieux fort? — C'est ici le vieux fort, répondit-il en souriant de mon ignorance géographique, et tu ne trouveras personne autre que nous. Si j'étais le maître, je te céderais deux de mes hommes; mais, sois sans crainte, on viendra de la mission à ton aide. »

Tout joyeux, je m'en retourne et fais part à mes compagnons de cette bonne nouvelle. Nous soupons avec appétit, et, bénissant Dieu de nous avoir amenés comme par la main en ce lieu, nous nous livrons à un sommeil tranquille et prolongé. Le soleil était haut quand nous nous réveillâmes. Je revis maître Jacob et ses bûcherons. J'appris que le lac était excessivement gonflé, que tout le pays d'alentour était submergé, que je ne me tirerais jamais de là sans guide, etc. Nous partîmes cependant, et, à peu de distance de là, nous vîmes deux canots qui venaient à notre rencontre. Je crus d'abord que c'était

le secours annoncé par Jacob ; mes compagnons le pensèrent comme moi, et tous, la joie au cœur et le visage épanoui, nous redoublons d'efforts pour hâter l'heureux moment où nous saluerions des frères et des amis. Mais bientôt je dus reconnaître mon erreur, et quand nous abordâmes les canots, je n'y vis que deux familles montagnaises, pères, mères, et nombreux enfants, qui furent sans doute enchantés de nous voir, mais qui ne répondaient pas à notre attente. Ils étaient partis depuis plusieurs jours de la mission et ils ne pouvaient me donner aucune réponse à la question qui nous préoccupait tant.

Laissons-les donc remonter la rivière et continuons à descendre, l'œil éveillé, l'oreille au guet... Tout à coup, au détour d'une pointe, je vois deux bouts de rame plonger dans l'eau et se relever en cadence. « Les voilà, m'écriai-je, ce sont nos gens ! Il y a un esquif ici ! » Et, en effet, la coque de l'esquif, que les branches du rivage nous cachaient, se montre à nos regards, et, des deux embarcations retentissent des cris de joie. Pousser au rivage, sauter à terre, donner et recevoir l'accolade fraternelle, se féliciter mutuellement de notre heureuse rencontre, se communiquer les premières nouvelles, pendant que la chaudière à thé chauffe, tel est le cérémonial suivi spontanément en pareille occurence ; nous nous y conformâmes allégrement, et je fus bientôt dans les bras du P. Dupire et du F. Hémon. Un jeune sauvage, élevé à la mission, les accompagnait.

Je connaissais déjà le P. Dupire, avec qui j'avais passé mon premier hiver au lac La Biche, et je fus d'autant plus heureux de le voir que je m'y attendais moins. Étant venu pour affaires du Grand Lac des Esclaves à la Nativité, il y avait appris ma venue, et, ne voulant pas s'en retourner sans m'avoir vu, il s'était de grand cœur offert au P. Pascal pour venir à mon secours. Le F. Hémon

m'était inconnu; mais, par contre, le F. Charbonneau et lui étaient de vieilles connaissances du noviciat de Lachine, ce qui augmentait leur joie réciproque de se retrouver si loin.

Mais notre chaudière vient de bouillir; nous attachons l'esquif à notre grande barque, où nous montons tous pour nous abandonner au courant et déguster une tasse de thé; qu'une occasion aussi solennelle nous autorise à agrémenter d'un morceau de sucre. Sur le soir, nous arrivons au delta du fleuve. Là, sur l'angle formé par la bifurcation des deux principales branches, le P. Dupire a passé la nuit dernière aux aguets, sur la pince de son esquif, de peur que nous ne vinssions à passer à leur insu et à faire fausse route. Le débordement du lac s'était étendu jusque-là, et nous ne pouvions plus mettre pied à terre. Heureusement, nous avions dans notre bateau un poêle de cuisine et, son destinataire nous en permettant l'usage, nous en fîmes notre foyer domestique.

Le lendemain, je pus apprécier l'importance du secours que des Frères dévoués nous apportaient. En temps ordinaire, le chemin à suivre se dessine nettement; les rives, quoique basses, vous retiennent entre leurs lignes parallèles et vous conduisent jusqu'au lac; mais un véritable déluge avait submergé toute cette contrée et fait disparaître les jalons naturels sur lesquels je comptais. On ne voyait que quelques têtes de saule dispersés çà et là sur la surface liquide, et, de distance en distance, des bouquets d'arbustes plus élevés formant des îlots de verdure; mais, de route, plus. Le F. Hémon nous dirigea au milieu de ce labyrinthe, et nous n'aurions pas tardé à déboucher sur le lac si le vent n'était venu contrarier la manœuvre et nous obliger de nous accrocher aux saules. Durant deux jours entiers, nous ne pûmes bouger

de là. C'était à la fin de juillet et au commencement d'août, et ce vent, soufflant du nord avec violence, nous faisait grelotter de froid. Le poêle du P. DUPIRE nous rendit alors double service. Enfin le vent s'étant un peu apaisé, nous quittâmes notre ancrage de saules et nous nous hasardâmes sur le lac.

Voyez-vous en face de vous cette chaîne d'îles à formes fantastiques, dont la plus grande porte le nom d'île aux Patates ; et, plus loin en arrière, cette ligne de rochers granitiques qui bornent l'horizon ? Dénudés à leur base, ils portent à leur tête une frange d'arbres verts, de maigre venue. A votre droite s'étend, vers l'orient, une immense nappe d'eau. C'est le lac Athabaska, à l'extrémité sud-ouest duquel se jette la rivière que nous avons suivie et qui, tout près de nous, mêle ses flots à ceux de la rivière la Paix. A force de rames, nous atteignons l'île aux Patates, où nous prenons à peine le temps de respirer. Puis, doublant la pointe est de cette île, nous voyons devant nous le fort Chipweyan avec ses dépendances, magasins et maisons d'engagés, échelonnés sur une seule ligne que termine le temple protestant. Toutes ces constructions, blanchies à la chaux, se dessinent nettement sur un promontoire de granit, dénué de toute végétation, et nous donnent l'idée d'un joli village de pêcheurs.

Là-bas, un peu plus à l'ouest, nous voyons la Mission de la Nativité, modestement assise au fond d'une petite baie, dans une basse vallée entourée de rochers massifs, ici nus, là légèrement boisés. Sur le plus élevé se dresse une grande croix dont les bras, revêtus de fer blanc, reflètent les dernières lueurs du jour. Cette vue nous réjouit l'âme, et de notre cœur s'échappe l'invocation : *O Crux, ave, spes unica !* Puis, abaissant nos regards, nous distinguons, au milieu des ombres du crépuscule,

la chapelle, à droite de laquelle se dresse notre maison, et, à gauche, le couvent des Sœurs grises. Nous approchons du but de notre voyage, et des coups de fusil répétés, partant de la Mission, nous apprennent que nous avons été signalés. Nous n'avions qu'un pauvre mousquet à bord pour répondre aux décharges d'artillerie qui saluaient notre arrivée. Le P. Dupire s'en empare et le fait jouer de son mieux; puis, de sa voix sonore, entonne le *Magnificat*, auquel nous répondons en chœur. L'*Ave maris stella* retentit à son tour. Nous abordons enfin au rivage, où des Frères dévoués nous accueillent avec une joie que nous partageons. C'était le 2 août, sur les dix heures du soir. Je me rappelai que, précisément le même jour, il y avait de cela vingt-six ans, je débarquais pour la première fois sur le rivage du lac Athabaska. Seulement alors, c'était à cinq heures du matin, que je prenais terre au fort Chipweyan, d'où, courant sans retard à la mission, je trouvai Mgr Grandin à l'autel, au milieu de la messe. Ce rapprochement me fit comprendre et sentir que ces vingt-six ans, passés comme un jour, m'avaient amené au soir de ma vie de missionnaire.

Après vous avoir conduit sain et sauf, j'espère, au lac Athabaska, permettez-moi, mon révérend Père, de vous présenter les membres de notre communauté. Vous n'y trouverez, je vous le garantis, que de vrais Oblats, dignes enfants de la famille.

Voici d'abord le R. P. Pascal, depuis tantôt sept ou huit ans supérieur de la mission. De nombreux soucis le rongent. Vous savez si les épreuves de ses Montagnais, soit atteints de la famine, soit frappés de la maladie, ont trouvé dans son âme un écho sympathique. Cependant, le plus grand de ses soucis est, sans contredit, de procurer, non pas le pain quotidien, mais le poisson de chaque jour, à sa nombreuse famille des deux commu-

nautés. Sa lettre à Mgr CLUT, reproduite par nos Annales, nous fait deviner assez quelles peines physiques et morales ont pesé sur lui. Aussi, s'imaginant que je viens alléger son fardeau, se dit-il très heureux de mon arrivée. Je ne doute pas de son bon cœur, qui est tout d'or; mais, pour que sa joie soit complète, annonçons-lui discrètement que Mgr FARAUD lui a destiné quelques-uns des sacs de farine contenus dans notre bateau.

Son compagnon, que vous voyez lent à se présenter, est le R. P. LE DOUSSAL, chargé des Cris et aumônier du couvent. Je ne voudrais pas blesser sa modestie, qui s'effarouche de l'ombre d'une louange ; mais, pourtant, si je veux vous le faire connaître, je ne trouve que du bien à vous dire de lui. Ce que j'admire le plus en sa personne, ce n'est pas tant le courage avec lequel il s'est bravement plié aux exigences du pays, que son ardeur persévérante avec laquelle il s'est mis à l'étude de la langue crise, malgré son âge avancé, car il passait la quarantaine quand il a quitté la Bretagne pour se consacrer à nos missions. Seul et sans maître, il a triomphé des difficultés inhérentes à l'étude des langues sauvages, et il s'est rendu capable de remplir parfaitement les devoirs du ministère auprès de notre population crise, qui, sans lui, serait un troupeau sans pasteur. Il est une preuve nouvelle que Virgile avait raison de dire, dans ses *Géorgiques*, je crois : *Labor omnia vincit improbus*. Il est en cela, comme en tout le reste, d'ailleurs, un modèle que je voudrais nous voir, missionnaires du Nord, imiter toujours. Il rougirait comme une jeune fille, et me ferait peut-être la moue, s'il savait que je vous parle ainsi de lui; mais pourtant, je ne puis pas fausser les faits pour complaire à son humilité.

J'ai l'honneur de vous présenter maintenant le F. SCHEERS, de Meulebeck. Il a passé jadis par nos mai-

sons de Sion, de Moulins et d'Angers, où, je suis sûr, il a laissé d'agréables souvenirs ; pour lui, du moins, il en a conservé d'excellents. Nombreux sont les offices qu'il a à remplir ici. Il est le gardien du troupeau, le fournisseur d'eau et de bois de chauffage, le charrieur de foin, etc., et enfin, le seul et unique sabotier du Nord. Que de souliers ménagés, que de rhumes avortés, que de rhumatismes évités grâce à ces chaussures commodes et confortables, sinon élégantes, qu'il expédie de son atelier dans toutes nos missions, et jusque sous le cercle polaire ! De la Providence seule, il lui est arrivé, cet hiver, une commande de cinquante paires de sabots ! C'est une vraie joie pour lui de pouvoir, de temps à autre, exercer son métier, et vous l'entendez alors chanter, de sa voix tant soit peu aigre et fausse, ses vieux airs flamands, qu'il garde exprès pour cette occasion favorable.

Reconnaissez-vous ici le F. ANCEL, l'ancien compagnon de voyage du R. P. MICHAUX ? Il est depuis trois ans à la Nativité. Déjà, dans plusieurs missions du Mackenzie, à la Providence, au fort des Liards, à Good-Hope, au fort Norman, il a travaillé à bâtir ou à meubler des chapelles et des maisons. C'est l'architecte et le maître charpentier et menuisier du vicariat. Voyez cette belle maison neuve qui doit remplacer notre ancienne résidence. Il vient de la construire avec le concours des Pères et des Frères, et il travaille actuellement à la rendre habitable pour l'hiver. Le style en est nouveau pour le pays, et, quand elle sera finie, vous la prendriez pour un superbe chalet transporté de la Suisse sur les bords du lac Athabaska.

Je vous ai déjà parlé du F. HÉMON, mais je ne vous ai pas parlé de ses diverses fonctions. Certes, elles ne sont pas sans importance, car il s'occupe surtout à procurer la nourriture journalière du personnel et du bétail de la

mission. Il est, en effet, maître pêcheur, maître faucheur, et, quand le temps le permet, maître scieur, sans compter les mille travaux divers auxquels il se prête de gaieté de cœur, comme tout le monde, du reste, dans cette contrée, où nous essayons de rendre notre existence aussi tolérable que possible. Ce qui y contribue plus que tout autre chose, c'est l'union fraternelle qui existe entre les membres de cette petite communauté ; c'est le dévouement et l'abnégation avec lesquels chacun embrasse joyeusement les nombreux sacrifices, privations et souffrances de tout genre que la dureté du climat, la pauvreté du pays et les modiques ressources de nos missions, imposent nécessairement. Aussi le bon Dieu continue-t-il à répandre ses bénédictions sur nos œuvres. Je vous ai mentionné plus haut le temple protestant. Il me peina de le voir, je l'avoue ; mais, après tout, la présence des révérends ici n'a fait que rehausser le triomphe de la religion catholique. Malgré leurs efforts et leurs moyens de séduction, ils n'ont pas encore réussi à corrompre la foi d'un seul de nos sauvages montagnais ou cris ; ceux-là même contre lesquels leur conduite répréhensible nous oblige parfois de sévir en leur interdisant l'entrée de notre chapelle, ne s'avisent pas de prendre le chemin du temple, qui leur serait pourtant largement ouvert. Leur conscience leur fait sentir qu'une religion qui, non seulement tolérerait, mais autoriserait ainsi leurs désordres, ne saurait les conduire à Dieu ni au bonheur éternel. C'est donc une grande consolation pour nous de voir cette fidélité inébranlable de nos pauvres chrétiens à la foi, que nos premiers pasteurs ont tant travaillé à planter dans leurs âmes.

Les sœurs grises qui dirigent l'orphelinat et l'école ont certainement contribué, pour leur bonne part, à cet heureux résultat. Sans doute, les difficultés incessantes

auxquelles l'existence matérielle est sujette dans ce pays ne permettent pas à ces bonnes religieuses de faire le bien sur une aussi grande échelle que leur zèle le souhaiterait; mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître, pour le passé, le présent et l'avenir, l'efficacité de leur concours dans l'œuvre de l'évangélisation du vicariat.

Maintenant que nous voilà installés à la Nativité, je voudrais bien vous donner quelques détails sur nos occupations journalières; mais je m'aperçois que cette lettre a déjà pris des proportions déraisonnables; au lieu d'y rien ajouter, je devrais plutôt vous demander pardon de l'avoir faite si longue. Mais je compte sur votre charité, comme je l'ai dit en commençant, et je termine en me recommandant à vos bonnes prières et en vous renouvelant l'expression des sentiments affectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, mon révérend et bien cher Père, votre humble frère en J.-C. et M. I.

E. GROUARD, O. M. I.
